



échos du Val des Bois



L'UNION ŒUVRE
DE VIE



Les Fausses Maximes de la Jeunesse, par Henry REVERDY (200 p. 9 fr. Spes).

Quelques-unes de ces maximes :

Je ne suis plus un enfant. — Moi, je peux tout voir. — Quand je serai vieux je serai vertueux. — Mes parents ne sont plus à la page. — Il faut que jeunesse se passe.

Ce livre alerte, employé avec le suivant, aidera le jeune homme à « bien partir » dans le devoir, la famille, le travail, la procession.

L'Education au Patronage (*Cahier II du Blé qui Lève*).

Le tableau noir. — *Ses méthodes.* — 600 maximes religieuses, morales et sociales classées par ordre doctrinal.

Cette élégante plaquette illustrée est la contre-partie positive des *Fausses maximes* (80 p., 4 fr. ; port, 0 fr. 60. Spes).

* *

Les heures rurales, par Marc DUBRUEL (128 p., 4 fr.). Sous forme de méditations sur les heures du jour à la campagne, le regretté P. Dubruel présente des conseils pratiques et aimables : heure de la prière, heure de la basse-courrière, heure de la vaisselle, heure de la mère, la dernière minute, les saisons. — **Le petit livre des exercices.** Introduction à une bonne retraite, par le Dr J. KERN. Adaptation par le P. Delattre, S. J. (96 p., 1 fr. 75). — **La dévotion au Père**, par le R. P. PLUS, S. J. (48 p., 1 fr. 75). — **Aux mères chrétiennes. La conscience des tout-petits** (72 p., 3 fr.). Pages de psychologie utiles aux parents et à tous les éducateurs (*Apostolat de la Prière*, 9, rue Montplaisir, Toulouse).

* *

Le Fils du Facteur, drame social en 3 actes pour jeunes gens, par GAUTHIER-LESPUTE. Décors d'Henri Marret (204 p. illustrées, 6 fr. 50. Boulard, place du Temple, Niort).

Représentée pour la première fois à Calais en séance de gala, cette œuvre d'une facture toute nouvelle, jouée avec un grand succès, se recommande pour les qualités suivantes : 1^o elle montre, par un exemple concret et vécu, les procédés employés par la libre-pensée pour déchristianiser l'âme populaire ; 2^o elle illustre — sans thèse préconçue et par la simple mise en action d'une émouvante histoire — le mouvement de conversion et d'apostolat réalisé par la J. O. C. ; 3^o elle peut être jouée devant les auditoires des faubourgs sans crainte de froisser les susceptibilités des incroyants ; 4^o sa présentation en volume de luxe permet de l'offrir comme livre de lecture ; 5^o enfin, elle met au service du théâtre chrétien le « métier » des grands théâtres. *Le Fils du Facteur* par ses effets, ses décors et ses personnages rappelle — en mieux quant à l'esprit et au style — *Les Deux Gosses* de P. Decourcelle.

* *

Lettre « Quae Nobis » de S. S. Pie XI sur les Principes et les Fondements généraux de l'Action Catholique (13 nov. 1928). (2 fr. Bonne Presse).

Cette lettre fort importante, qui condense tous les enseignements du Pape sur l'Action Catholique et les précise d'une façon très positive, vient d'être imprimée en une solide brochure de 64 pages. Elle est suivie des commentaires autorisés de l'*Osservatore Romano*. On aura là comme un Code de l'Action et, en particulier, de la collaboration des laïques à l'Apostolat.

Le Chercheur.



LA LEÇON DES FAITS.

Du théâtre à Dieu

Une victoire de la grâce

La conversion et la fin exemplaire d'Eve Lavallière

Eve Lavallière est morte.

La grande artiste qui partagea avec Sarah Bernhardt la royauté de la scène et qui fut si longtemps l'idole des foules s'est éteinte un matin de juillet, aux premières clartés d'une aube radieuse.

Son corps, décharné et froid, repose maintenant dans un humble cimetière de village, à l'ombre d'un vieux clocher.

Ainsi passe la gloire du monde...

* *

A la vérité voici de nombreuses années que la célèbre vedette avait dit adieu aux applaudissements du siècle pour s'attacher à Celui qui prépare aux siens une couronne impérissable.

Jeune encore et en plein triomphe elle avait quitté le théâtre pour mener, dans la pénitence et la prière, une vie cachée en Dieu.

* *

Un modeste curé de campagne avait été l'instrument providentiel de cette prodigieuse victoire de la Foi.

Entraînée par le snobisme ambiant, Eve Lavallière faisait du spiritisme, quand ce prêtre lui dit un jour : « Vous croyez au diable puisque vous savez être entrée en communication avec lui. Méfiez-vous ! »

Cette parole fut une révélation pour l'artiste qui ne put s'empêcher de penser — comme autrefois Huysmans — : « Si le diable existe, le Bon Dieu existe aussi ! Alors qu'est-ce que je fais ? Quelle est ma vie ? »

* *

A quelque temps de là elle lisait, à genoux, la belle *Vie de Marie-Madeleine*, de Jacoblaine. Une seconde fois la mère de

Document disponible sur <http://www.LéonHarmel.com>



toucha. Et, le 19 juin 1917, elle faisait — après une confession générale — sa première communion. Dès lors, la conversion fut complète. D'elle-même, celle qui avait voué au théâtre sa beauté et son talent résilia ses engagements, vendit ses bijoux, ses rivières de diamants, ses fourrures, ses meubles, assura l'avenir et la vieillesse de ses domestiques et partit pour Lourdes où elle demeurera quatre ans. C'est là qu'elle multipliera les neuvaines, les chemins de croix. C'est là qu'on la verra l'hiver, les mains gelées — telle autrefois Bernadette — chercher dans la forêt voisine le bois qui réchauffera son pauvre logis de pénitente volontaire. C'est là encore peut-être qu'elle rédigea l'admirable « Contrat avec Marie » qui fut découvert le matin de sa mort.

* *

En 1921, n'ayant pu entrer au Carmel à cause de sa santé chancelante, Eve Lavallière se retire dans la solitude d'un petit village vosgien. Elle y prend l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François et devient « Sœur Eve ».

Mais avide de perfection et poussée par l'esprit d'apostolat, l'ex-actrice veut continuer en Afrique la mission du Père de Foucauld. Elle se rend donc à Tunis où elle dirige un centre d'infirmières, puis traverse le désert et pénètre jusqu'à Kef. Malheureusement la maladie l'oblige à renoncer à son rêve. De retour en France, elle se fixe définitivement dans sa chère solitude de Thuillière. Désormais, toute à Dieu, elle communique chaque jour, refuse de recevoir les visiteuses les plus illustres, se consacre entièrement au service des pauvres et des infirmes, prie, médite, s'humilie et porte jusqu'au bout la croix d'une santé qui ne cesse de s'altérer. Bientôt une opération à un œil s'impose. Il faut lui coudre les paupières. Impossible de l'endormir. Sa souffrance est atroce. « Je vous fais mal » dit le docteur. Et Eve Lavallière de répondre : « Je vous l'offre, ô, mon Dieu ! »

* *

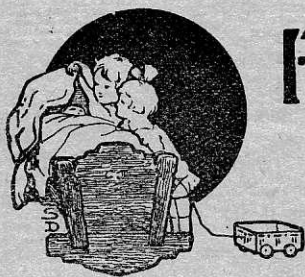
Le mercredi 10 juillet — jour consacré à saint Joseph — elle entre en agonie. Il est trois heures du matin. Eve Lavallière, qui ne peut plus parler, gardera sa connaissance jusqu'à la fin. Sur son lit, elle a fait apporter un crucifix, un petit Jésus de Prague et une statuette de Notre-Dame de Lourdes. Un cierge bénit est allumé.

A chacune des exhortations du prêtre, la malade pose sa main sur le crucifix. On récite les prières pour les agonisants : « Partez de ce monde, âme chrétienne ! » Le soleil à ce moment se lève et projette dans la chambre une clarté d'or. « Sœur Eve » tourne son regard vers le ministre du Christ qui lui donne une dernière absolue. Comme il en prononçait le dernier mot, Eve Lavallière rendait son âme à Dieu.

C'EST AINSI QUE, MAGNIFIÉE PAR LA GRACE DIVINE ET PAR LA SOUFFRANCE RÉDEMPTRICE, UNE ÉTOILE DE LA TERRE EST ALLÉE PRENDRE PLACE PARMI LES ÉTOILES DU CIEL.

A. ROSAT.

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



FOYERS ET BERCEAUX

Êtes-vous bien chaussés ?

Car il se trouve des gens qui ne savent pas se chausser. Ils entrent dans un magasin pour faire emplette de galoches, brodequins ou souliers vernis de haute fantaisie, fixent deux minutes leur attention sur l'étalage du marchand et tombent en arrêt devant une paire qui flatte l'œil, qui les « botte » au figuré, pour l'instant ; une paire qui a de « l'allant » et leur donnera de l'allure.

Ils ne s'inquiètent ni de la solidité, ni de savoir si les semelles sont en papier ou la tige en simili, ni de la pointure...

— Ça va ?

— Ça ira.

On paie et on s'en va.

Et quand le jour de faire sensation ou, simplement, le besoin de se chausser est arrivé, c'est une misère. Ou ça craque de partout, ou les pieds se refusent au martyre, ou la circulation du sang devient difficile, ou les cors se rappellent violemment au souvenir de leur propriétaire.

Ah ! cet appel de cor au fond des bois ou des cuirs !...

.....
Ainsi se marient pas mal de gens. Ils veulent à tout prix convoler... On dirait qu'ils ont peur d'arriver en retard ; ils semblent avoir perdu toute prudence et tout sens commun.

Ça brille, ça miroite, ça attire, ça tourne la tête, ça chavire le cœur. *Le choix est fait en un tour de main.* Foin des conseils de la famille et des amis, des informations et des renseignements relatifs à la santé, la religion, l'honorabilité, le passé, l'incompatibilité d'humeur possible...

— Ça va ?

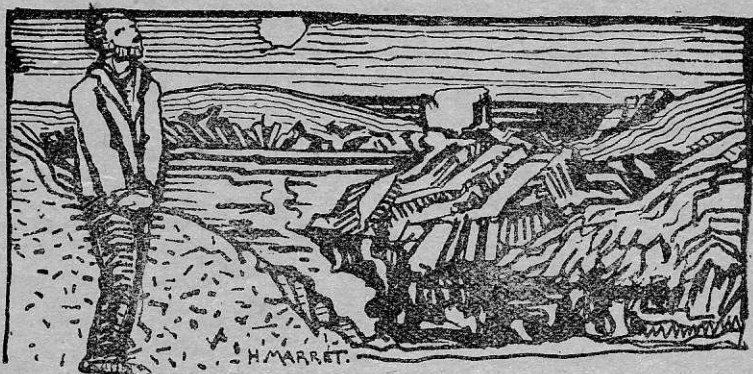
— Ça va !

— Signez là !

— La victoire est à nous !...

Mais *il y a des victoires pires que des défaites.* On s'en aperçoit bientôt. Trop tard !

Document disponible sur <http://www.LeonHamel.com>



*Pierre retourne à l'Église.
Il s'aperçoit que les passions et les
fausses doctrines ont égaré l'opinion.
Les arguments qui l'ont fait réfléchir.*

Le règne du simili

Simili-soie, simili-laine, simili-coton...

Ça envahit le monde. Et on s'en contente...

Que voulez-vous ? — Il y a mieux, mais c'est plus cher !

*Et puis, ça ne tire pas tellement à conséquence... pourvu qu'on
soit nippé convenablement et que ça tienne un moment.*

*Simili-pain, simili-viande, simili-vin... ! On goûterait déjà
cela beaucoup moins.*

*C'est que, ici, on touche à la vie, aux sources de la vie. Il ne faudrait
pas se faire mourir avec des contrefaçons !*

*— Et la simili-science, la simili-vérité, le simili-progrès ? Ça
ne serait-il pas plus mortel encore ?*

Est-ce que ça se trouve, ces drogues-là ?

— Si ça se trouve ! Dites qu'on en est submergé.

Et ça ne fait pas vivre !!! Au contraire.

I. SIMILI-SCIENCE.

C'est celle qui fait semblant de tout expliquer, et qui se garde bien d'aller jusqu'à l'EXPLICATION TOTALE...

— celle qui trouve toujours *quelque chose*, mais qui ne trouve jamais *quelqu'un* pour rendre raison des problèmes du monde et de la vie ;

— celle qui devine juste assez que Dieu se trouve au bout de tout pour se garder d'aller si loin. « Halte-là ! » On sortirait de la « neutralité » si on tombait sur Dieu. S'il fallait reconnaître une *Intelligence première*, un *Numéro Un*, nous serions relégués au *Numéro Deux* ! Pas de ça !

— Simili-science que celle du « je ne veux rien savoir »... de divin. — Elle mutilera la raison et l'esprit plutôt que de s'en servir pleinement au risque d'arriver à des conclusions religieuses.

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



II. SIMILI-VÉRITÉ.

1^{er} EXEMPLE de Simili-vérité : « Il faut être honnête... »
Bien sûr, bien sûr !

— Mais « il ne faut plus croire qu'on y est tenu rigoureusement par *quelqu'un* ». *Ne poussons rien à l'absolu !* Restons dans le simili ! Il y a une bonne petite honnêteté... simili, à la portée de tout le monde. N'a-t-on pas sa *Conscience* ?...

Et encore, entendons-nous. *Conscience-simili* : ça consiste à n'être vu ni pris par personne. Or, il n'y a *personne là-haut*. — Ceux d'ici-bas, on se charge de leur en mettre « plein la vue ».

2^e EXEMPLE. — Nous sommes *responsables*, bien sûr... ; nous « répondons » de nos actions.

Qui est-ce qui oserait me traiter d'irresponsable ?... — Seulement, il n'y a personne devant qui j'aurai à « *répondre* ». — Alors !!

— « C'est pas devant toi que je vais répondre, n'est-ce pas ? Tu ne m'interroges pas ? — Je ne t'interroge pas ? Ni les autres non plus. — Pas besoin de répondre, donc. Nos *simili-responsabilités* ne pèsent pas lourd ! »

3^e EXEMPLE : Il faut être *solidaires* les uns des autres.

Un pour tous, tous pour un. Oui, sans doute, mais entendons-nous ! Je ne vais tout de même pas *adorer* « *les autres* » pris en tas (même en les appelant *Humanité*). Si on a « *balancé* » le vrai Dieu, ce n'est pas pour s'en faire un autre qui en serait le singe. J'ai esquivé l'autorité du premier, je saurai me dérober au second, opportunément. Se servir de *l'Humanité*, oui : me garer des fâcheux, exploiter les naïfs..., c'est cela *être dans le vrai...* du simili.

De ces abominables contrefaçons, de ces mortels similis de vérité, il ne peut résulter qu'un

III. SIMILI-PROGRÈS.

« *Le progrès, c'est quand ça change en avançant.* » Oui, mais encore faut-il que ça change en avançant VERS LE MIEUX.

Si on se trompait de sens, par hasard, et si on faisait du retro vers le pire, en s'imaginant être de plus en plus... avancés ?

Les phares de la *Vérité* ont été truqués : voir plus haut. Attention aux Navigateurs de la Vie ! Ils pourraient progresser vers l'abîme.

On a fait de cette « marche au naufrage », déjà, sur beaucoup de points.

On se tient moins entre soi, en famille. Ça décolle entre parents et enfants, entre parents aussi. On se prend, on se quitte... Tant pis pour elle. Tant pis pour lui... Tant pis pour les enfants surtout... s'il y en a.

Mais on s'arrange pour qu'il n'y en ait guère. — Pas de gêneurs !

Ça simplifie la vie, bien sûr..., jusqu'à la supprimer.

Progrès à rebours, vers la mort. Simili-Progrès !!

On se tient moins entre hommes, socialement parlant.

On se concerte, on fait des coalitions, oui. — Mais, trop souvent, c'est pour réussir un coup, chacun espérant en tirer profit...

pour soi. Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



*Entre individus, on se dispute, on se vole, on se « roule »...
Par masses, on se cogne, — lutte des classes ! Les survivants,
s'ils vivent suffisamment, auront le paradis terrestre... plus tard !*

— On oscille entre la dictature de l'argent et la dictature du nombre, sans compter la dictature tout court.

Simili-progrès que ce balancement !

— On s'y résigne finalement, désespérant d'en voir sortir jamais le bonheur.

Du bonheur ? Y a-t-il encore du bonheur ?

Du **Simili-bonheur** à peine. — On s'exaspère de plus en plus dans le monde, avec ce simili.

On avait promis des **Simili-paradis terrestres**. — Qui est-ce qui y croit encore ? — Ce sont des mirages qui fondent l'un après l'autre.

On comptait sur une **Simili-fraternité**... On va vers la fraternité de Caïn : « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

Progrès ! **Faux Progrès, simili-Progrès**, que de crimes on commet en ton nom !

.....
« Un chemin qui n'aboutit pas est un mauvais chemin », écrivait Psichari, le petit-fils de Renan.

Alors ?... Halte-là ! Demi-tour.

...Il y a un chemin, un chemin de vérité, qui mène à la Vie heureuse et bonne.

Quelqu'un est venu qui a dit :

C'est moi la Voie, la Vérité, la Vie.

Et ceux qui l'ont cru n'ont pas été trompés.

Les contrefacteurs ne peuvent dire que l'inverse.

« Nous sommes l'Impasse, l'Erreur et la Mort. »

Au choix !



— Tu écris toujours des articles pour la suppression de la propriété privée ?

— J' te crois ! d'autant plus que cela ne nous empêche pas d'être millionnaires !



Contre les « indésirables ».

Aviez-vous remarqué que les compartiments de *dames seules* avaient disparu peu à peu des trains ? C'est, dira-t-on peut-être, que les dames ne craignent plus la fumée et qu'on se croirait même un peu ridicule en leur demandant, comme on faisait autrefois, la permission d'allumer une cigarette.

Toutefois, les compartiments de dames seules n'étaient pas seulement destinés à protéger le sexe faible — que voilà une expression qui paraît vieillie ! — contre les fumeurs. Il y a des voyageurs qui, sans fumer, savent rendre **leur société indésirable**... C'est pourquoi la Compagnie d'Orléans vient de mettre, à titre d'essai, un wagon exclusivement réservé aux dames dans la plupart des trains du matin et du soir.

Cette heureuse mesure est due à la persévérante énergie d'un prêtre de Seine-et-Oise qui, ému par de nombreux récits de scandales, a réuni *plusieurs milliers* de signatures de dames et jeunes filles réclamant un wagon spécial.

La Compagnie d'Orléans mérite des remerciements pour avoir donné satisfaction à cette réclamation, hélas ! trop justifiée.

Le pompon de la distinction.

Des forains de haute catégorie lancent, périodiquement, des concours de goût contestable pour décider quel pays possède la plus belle femme du monde ou quelle ville s'enorgueillit du plus beau bébé.

On n'avait pas encore eu la réjouissante idée d'organiser un concours pour savoir « quelle est la femme la plus distinguée du monde ».

Cette lacune est comblée. Un « Concours de distinction » est ouvert à Aix-les-Bains « aux grandes dames de la société ».

On perd de vue que certaines dames, réputées peut-être jusque-là comme distinguées, perdront leur distinction par le fait qu'elles se font inscrire au concours. Elles pourront conserver ou accroître leur renommée de femmes gracieuses. Mais distinguées ? Qu'elles

laissent dire par leurs amies qu'elles le sont, et qu'elles ne demandent pas à un jury de leur octroyer le pompon de la distinction. Ce serait tout gâter.

La logique en déroute.

Le paradoxe est vraiment une belle chose.

Prenez Saint-Cyr — qui d'ailleurs se nomme justement Saint-Cyr-l'Ecole. Le village n'existe que parce que l'Ecole militaire existe. Les coiffeurs, les restaurants, les cafés, les épiciers, les bouchers, les marchands de meubles, les bureaux de tabac, les photographes, et cent autres corps de métiers n'existent et ne subsistent que parce qu'il y a à Saint-Cyr une Ecole militaire, et des élèves, et des professeurs, et des officiers instructeurs... Eh bien, Saint-Cyr est un village anti-militariste. Sur les murs de sa mairie, des affiches engagent la jeunesse à lutter contre « l'impérialisme français », à bafouer l'armée, etc., etc... Mais on lit sur les enseignes : « Boucherie de l'Ecole » — « Buvette Saint-Cyrienne » — « A l'Ecole de Saint-Cyr », etc...

Allez donc comprendre !

L'hommage d'un Américain protestant à l'Eglise Catholique.

Récemment, un riche et généreux Américain, grand ami et admirateur de la France, visitait la cathédrale de Verdun. Emu de ses meurtrissures et de l'effort lent et patient qui préside à sa restauration, il écrivit à Mgr l'Evêque :

« MONSEIGNEUR,

« Je me donne le plus grand plaisir de vous envoyer un chèque de 100.000 francs, pour aider à la restauration de votre noble église.

« Bien que protestant, je reconnais que l'Eglise catholique est la vraie mère du christianisme, et que, sans elle, nous ne serions que des barbares dans un monde païen. Croyez, je vous prie, à mon souvenir bien sincère. »

Voilà un hommage spontané qui contraste singulièrement avec es attaques perfides des petits esprits.

RECETTE.

Glace au chocolat. — Prenez du sirop de sucre cuit au grand lisse et bien bouillant. Versez celui-ci dans une terrine sur du chocolat non sucré et cassé en petits morceaux. Délayez et remuez jusqu'à ce que vous aperceviez à la surface une nappe brillante. Si cette glace se produisait trop vite et qu'elle fit une croûte terne en la posant sur l'un de vos gâteaux, étendez-la avec un peu d'eau fraîche, remuez de nouveau et glacez promptement. Cet appareil se recuit jusqu'à extinction en y ajoutant chaque fois un peu d'eau et de sucre.

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



Notre photo montre, entourant leurs parents, les six frères prêtres qui ont célébré en même temps leur messe : Modeste Basquin, curé de Tressin ; le R. P. Théophile Basquin, Jésuite ; le nouveau prêtre, le R. P. Joseph Marie Basquin ; l'abbé André Basquin, vicaire de Saint-Christophe de Tourcoing ; l'abbé Jean Basquin, vicaire de Lomme et le R. P. Dom Léon Basquin, Bénédictin.

HEUREUX PARENTS !

Six frères prêtres célèbrent ensemble leur messe

A l'occasion de la messe solennelle de prémices du plus jeune d'entre eux, le R. P. Joseph Basquin, S. J., les six frères Basquin, tous prêtres (1 Bénédictin, 2 Jésuites, 3 prêtres du clergé du diocèse de Lille), ont célébré, le 30 juin, le Saint-Sacrifice à l'église du Sacré-Cœur de Lille.

Cinq autels furent aménagés pour eux dans le chœur, encadrant le maître-autel où officiait leur jeune frère. A l'imitation de la cérémonie qui avait eu lieu au collège Saint-Joseph de Reims, le jour où le R. P. Joseph Basquin disait sa première messe, les six messes ont eu lieu en même temps, les six célébrants s'appliquant à dire ensemble les prières et à accomplir ensemble les mêmes rites, sous les yeux émus de leurs parents, qui renouvelèrent six fois leur sacrifice.

Quel exemple pour certains parents qui hésitent à donner un seul de leurs enfants à Dieu, lorsqu'on voit une famille qui n'hésite pas à lui offrir tous les siens.

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



L'ÉGLISE ET LES HUMBLÉS

Les Catholiques contribuent efficacement à l'amélioration du sort des Travailleurs

Un témoignage peu suspect.

La Conférence Internationale du Travail vient de procéder à l'examen du rapport annuel, présenté par M. Albert Thomas, sur l'activité de la vaste organisation sociale, instituée à Genève, par les traités de paix.

Une fois de plus, l'ancien leader du parti socialiste, devenu Directeur du Bureau International du Travail (B. I. T.), a consacré de nombreuses pages à l'étude de la pensée et de l'action chrétienne, dans son exposé des efforts accomplis ces derniers mois pour améliorer le sort des travailleurs.

La doctrine des catholiques sociaux.

C'est dans son paragraphe sur *Les Relations avec les Eglises* que M. Albert Thomas étudie le mouvement des catholiques sociaux dont l'esprit inspire le programme des Ligues de travailleurs, des Syndicats chrétiens, des groupes d'A. C. J. F., ainsi que les efforts de groupements d'ingénieurs et de quelques Associations patronales.

Le Directeur du B. I. T. rappelle que les *Semaines Sociales* de France et de l'Etranger examinent les divers aspects d'une doctrine condensée dans un *Code Social* récemment publié.

Et quelles sont donc les idées maîtresses des catholiques sociaux ?

Les voici énumérées par M. Albert Thomas lui-même.

Protection de la vie humaine, « richesse par excellence » ;

Organisation de la société pour l'épanouissement de chaque personnalité ;

Intervention *modérée* de l'Etat, « gérant du bien commun », pour assurer le respect de la loyauté dans les transactions, comme pour « imprimer une direction d'ensemble à l'économie nationale » ;

« L'association libre dans la profession organisée ».

Comment un pareil programme, si conforme aux aspirations de tous, ne recevrait-il pas l'approbation des humbles !

Le Saint-Siège et le B. I. T.



SUR LA ROUTE...

Les Compagnons de Saint-François

Les Compagnons de Saint-François ! Nom charmant, évocateur d'édifiantes légendes. Que recouvre-t-il donc aujourd'hui ?... Tout simplement un groupe de jeunes hommes qui ont résolu de profiter de leurs vacances pour vivre d'une vie plus chrétienne, sous le grand ciel du bon Dieu. Renouvelant, à cet effet, de vieilles coutumes, les Compagnons de Saint-François se rendent chaque année vers l'un des sanctuaires de France.

Ce pèlerinage ils le feront, bien entendu, à pied, couchant la nuit dans quelque grange offerte par la charité d'un paysan, préparant eux-mêmes, dans la journée, leurs modestes repas.

Au reste, point de journée vide et morne pour les Compagnons : dès leur réveil, l'église toute proche les assemble et c'est la messe qui commence, messe pleine de ferveur, où presque tous communient à Celui qui sera, tout le long du jour, leur grand Compagnon de chemin.

Puis ce sera la marche, rude mais sanctifiante, soutenue par des chansons, évocatrices d'idéal.

Pèlerins des routes nouvelles,
Nous cheminons, fiers et vainqueurs,
Semant partout les étincelles
De l'Amour qui brûle nos cœurs !

Et, quand viendra le soir, un grand feu de joie rassemblera les habitants du bourg où nos jeunes pèlerins passeront la nuit. Presque tous les paysans accourent en foule à ces concerts improvisés au cours desquels le frère chansonnier expose, par un bref discours, l'esprit, les méthodes et les idées des Compagnons de Saint-François.

* * *

Les Compagnons de Saint-François veulent être pauvres. En ce temps de lucre inouï, de jouissances les plus grossières, il leur paraît nécessaire de montrer que la pauvreté est le plus actif remède des maux dont nous souffrons.

Les Compagnons veulent être des simples, à l'exemple de leur saint patron. Ils ont en horreur les faux sentiments, les convenances artificielles.

Enfin, les Compagnons travailleront à répandre un esprit de paix, non pas de cette paix qui procède de je ne sais quel humanitarisme sans consistance, mais bien de paix chrétienne, fondée sur l'amour surnaturel des hommes en Dieu. Toute la paix, paix en soi-même, paix entre les classes, paix entre les peuples, dans la justice et dans la charité. Et maintenant les quelques

parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. » De cette paix les hommes ont soif et c'est obéir à l'un des vœux les plus chers de Pie XI que de travailler à la promouvoir, en dehors et au-dessus de tout esprit de parti.

Les idées des Compagnons ne sont que celles de l'Évangile. Ils se proclament catholiques ; mais ils veulent aller jusqu'au bout des conséquences de leur foi. Pas plus, pas moins. Ils proclament, après Léon XIII, que c'est « dans l'amour fraternel que s'opérera l'union des classes ».

Quant aux méthodes des Compagnons, elles sont aussi simples qu'originales. Ils veulent tout d'abord vivre d'une vie spirituelle profonde. Ils ont pour la liturgie un véritable culte. Ils aiment saluer Jésus dans les sanctuaires, chapelles, oratoires, devant les calvaires qu'ils rencontrent au hasard de la route. En fin de journée, au terme de la dernière étape, ils chantent quelque vieux cantique à la Sainte Vierge.

La vie intellectuelle n'est pas davantage négligée. Quoi qu'il advienne, un Cercle d'études se tient tous les jours, entre deux étapes, la plupart du temps au bord d'une clairière.

* *

Nous renonçons à montrer ici tout le bien qui fleurit au sein de ces groupes, où, au contact de la belle nature, de cette beauté qui émane de Dieu, les âmes s'élèvent, où nos jeunes pèlerins, de quelque milieu social auquel ils appartiennent, se considèrent vraiment comme des frères, cherchant mutuellement à s'entraider.

Et maintenant, si quelque adolescent, à la lecture de ces lignes, sent monter en lui l'appel de la route, de cette sainte route qui mène à Dieu, qu'il s'inscrive au groupe des Compagnons de Saint-François. Qui sait ? Cette adhésion marquera peut-être, pour toute sa vie, une orientation décisive¹...

René BEAUGET.

1. Ajoutons que la Société des Compagnons n'est pas une œuvre nouvelle, cherchant à grignoter l'effectif des autres associations. Son but strictement limité, spécialisé, lui permet d'agréer Scouts, Jocistes, A. C. J. F., Volontaires du Pape, etc., sans les détacher de leur organisation.



LE COIN DES ENFANTS.

UNE DE PLUS

— Aïe, aïe, aïe !... Aïe, aïe, aïe !...

Le gros Julien, grimaçant, une jambe en l'air, allait amener par ses cris tous les habitants de la ferme, lorsqu'il vit soudain émerger du tas de foin, dont il venait de tomber un instant plus tôt, l'aimable figure de Jean Bruche. Parfaitement, Jean Bruche. Jean Bruche qui passait ses premiers jours de vacances à la campagne, chez son oncle (le père de ce gros Julien). Jean Bruche qui, au cours d'une passionnante partie de cache-cache, s'était glissé dans le fourrage, et qui, maintenant regardait son

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



— T'as dégringolé ?

— C'est mon pied...

— Ah ! elle est bonne celle-là ! C'est ton pied qu'a dégringolé ?

Julien, inquiet et indigné à la fois, s'appuyait au mur.

— Te fâche pas, fit Jean d'un ton conciliant. Regarde, tu dis qu'tu n'peux plus l'mett' par terre, et il y est, par terre, ton pied !

— Oui, mais ça m'fait mal.

D'un bond souple, notre Jean rejoignit le jeune éclopé.

Au fond, bien qu'il méprisât les garçons qui larmoient pour le moindre bobo, Jean était vite ému lorsqu'il voyait souffrir.

— Ecoute mon vieux, dit-il à Julien en lui tendant une main secourable, c'n'est pas en restant là qu'tu guériras, tu sais. Allons, ouste ! En route ! Faut t'soigner. Tiens, appuie-toi sur mon épaule..., et saute sur un pied. C'est ça. C't'amusant, hein ?

— Ben, je n'trouve pas.

— Pourquoi ? On l'fait qué'que fois pour s'amuser. Ça s'appelle l'saut d'la pie. Y a aussi l'saut d'la grenouille...

A ce moment, les deux enfants atteignaient la cour de la ferme : une grande cour pavée, humide encore de la dernière pluie, et qui luisait au soleil.

— Julien, t'es au bout de tes peines. On arrive. V'là la pompe.

Cinq minutes plus tard, les passants s'arrêtaient afin de contempler à l'aise, par l'ouverture de la grand'porte, ce spectacle divertissant : — Un gros garçon joufflu, dansant sur une jambe, au milieu d'une mare d'eau où trempaient à qui mieux mieux une chaussette grise et une sandale, et maintenant à deux mains l'autre jambe sous le torrent qui s'échappait d'une pompe grinçante, manœuvrée par un petit gars singulièrement énergique ! Le petit gars avait du foin plein les cheveux, et imitait à s'y méprendre, en plissant drôlement le nez, le coin-coin des « gracieux » canards qui l'entouraient, tandis qu'à quelque distance un dindon, bête et orgueilleux, prenait des airs offensés.

— Oh ! Jean..., s'écria tout-à-coup Julien, qui, un peu soulagé, était redevenu souriant comme de coutume, Jean, demain...

— Eh ben quoi ?

— J't'avais promis que l'premier vendredi j'irais communier avec toi ; mais je n'bouge pas ! Mon pied n'sera point guéri, et l'église est trop loin. J'saurais jamais y aller.

Jean laissa tomber le bras de la pompe.

— Et si je te portais ? offrit-il gravement.

* * *

Le lendemain. Cinq heures et demie du matin. Sur la route du village, qui apparaît là-bas tout rose dans la brume, je vous présente Jean Bruche et Julien, l'un portant l'autre. Bravo, Jean ! Non, mais a-t-il du nerf ce petit-là !...

Ah ! vous pensiez qu'il plaisantait notre ami Jean en proposant au gros Julien de le porter ? Regardez donc ! Avec quel cœur il marche malgré son terrible fardeau ! Il n'en est pas pourtant à son premier effort aujourd'hui (ni à son dernier !) : d'abord il lui a fallu se lever de bonne heure, bien plus tôt que chez lui, car ici Monsieur le Curé, qui n'a pas de Vicaire, dit sa messe à six heures ; et puis, si vous croyez que c'était très facile de décider Julien à sortir, vous vous trompez joliment ! La vérité c'est que Julien a fait mille difficultés avant de consentir à accompagner son cousin. Il avait peur vous comprenez — ô vanité, où vas-tu te nicher ! — de ne paraître à son avantage sur le dos de Jean ; et surtout la tentation de rester couché était forte. Pour une fois le pauvre gars avait une excuse admirable à présenter à sa maman en cas de... repos prolongé. Enfin, comme Jean insistait, Julien a cédé, en poussant un soupir :

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



— Tu sais, mon vieux, c'n'est pas si extraordinairement agréable que ça de s'promener avec un bonhomme de ton poids sur les épaules.

Mais Jean s'est tu. Il a souri et pensé : — Toi, si tu savais ce que tu gagnes à m'écouter, tu me dirais merci. Une Communion de plus, ça compte dans une vie ! A la réunion de Croisade l'autre jour on l'a expliqué. Ça en représente des grâces ! Et plus tard, au Ciel, tu seras plus haut à cause de ça...

D'ailleurs, Jean ne se soucie guère de la reconnaissance... vague de son cousin. Il travaille pour faire plaisir au Jésus de l'Hostie, qui bientôt descendra dans le cœur pur de Julien. C'est assez pour lui inspirer un courage magnifique. On peut bien se donner du mal un premier vendredi du mois pour consoler le Sacré-Cœur, si peu aimé dans ce village !

* * *

Mais la cloche annonçant la messe tinte au loin.

— Allons, camarade, on repart. Tu entends ? On sonne, et je ne peux pas courir avec toi.

Courir ! Pauvre Jean ! Il n'avance plus qu'à grand'peine.

— Non, écoute Julien, prie-t-il tout haletant, au lieu de m'étrangler avec tes bras, appuie-toi plutôt sur ma tête. Elle est solide, va. Ovi, empoigne mon béret.

Oh ! Comme Jean est las ! Il a chaud. Il titube. Il lui semble que des milliers de mouches bourdonnent à ses oreilles... Que ses pieds sont lourds aussi !... Et qu'est-ce que c'est, ce brouillard, devant lui ?...

— Julien... Julien... Il est six heures, dis ? On s'ra... en retard, peut-être...

— Attention à toi, rugit Julien. Une pierre ! Attention, voyons.

Trop tard, hélas ! C'est la culbute !...

...Lorsque Jean rouvre les yeux, il voit, près d'une auto arrêtée sur la route, Julien, sautant sur sa jambe valide, et un monsieur, un étranger — tous deux très occupés de lui.

— Il revient !... Ça va mieux, petit ?... Allons, rien de cassé ? Tu as de la chance... Oh ! Il est vilain ton genou. Il ne te fait pas trop de mal ? Non ? Au contraire ? A la bonne heure ! On a du courage. C'est bien.

Et le monsieur tirant sa montre pousse les enfants vers l'auto.

— En voiture ! Je suis pressé ; mais je vous reconduis chez vous. Où habitez-vous ?

— Oh ! M'sieur, supplie Jean, qui grimace un sourire, tandis qu'il promène son mouchoir sanglant sur une profonde écorchure, on voudrait aller à l'église. On nous attend !

Et c'est vrai : le Bon Maître attend ses petits communiant.

* * *

Le même jour. Après la messe. Monsieur le Curé tape sur l'épaule d'un pauvre bonhomme, tout pâle, assis, devant l'autel du Sacré-Cœur, à côté d'un gamin joufflu.

— On dirait que tu es blessé ?

— C'est rien, M'sieur l'Curé.

— Viens avec moi. Il faut mettre de la teinture d'iode sur ce genou-là.

Et voilà qu'au moment où Monsieur le Curé referme la porte de la sacristie sur le gros Julien, fort marri d'être laissé seul à l'église, il entend ce cri de triomphe qu'il ne comprend pas tout de suite :

— Hein, M'sieur l'Curé, aujourd'hui, y en a eu une de plus !

E. MARIEMY.

LE PUISSANT DU JOUR

QUI empêche les gens de bien paraître ce qu'ils sont,

QUI empêche les chrétiens, les braves gens, d'agir conformément à leurs opinions, conformément à leur foi,

QUI ferme la bouche aux catholiques et les empêche de répondre à ceux qui, sottement, bafouent leurs croyances,

QUI retient chez eux les pusillanimes qui voudraient bien, le dimanche, aller à l'église.

QUI, en certaines régions, les jours d'enterrement, empêche les hommes d'accompagner dans l'église le camarade défunt,

C'est le respect humain !

MAIS, SACHEZ-LE :

Les hommes de caractère,

— Ceux qui ne sont ni poltrons ni lâches,
Ceux qui entendent rester *libres* —

**NE SERONT JAMAIS LES ESCLAVES
DU VIL RESPECT HUMAIN**

Affiches Jeanne-d'Arc — La Flèche (Sarthe)

Document disponible sur <http://www.beonHarnet.com>



Pour les jeunes apprentis

L'atelier d'apprentissage mécanique de l'abbé Rudynski, fondé dans une cave en 1901, transféré 32, rue de la Chapelle en 1904, a vu s'accroître d'années en années le nombre de ses apprentis et la confiance des familles ouvrières. L'espace et l'air lui manquaient : il vient de largement s'agrandir.

Un vaste domaine, l'Hermitage de Sannois (Seine-et-Oise), d'une contenance de 26 hectares, dont 16 de hautes futaies, alimenté d'eaux vives et abondantes, situé à une altitude de 135 mètres, sur un plateau riant qui domine la vallée de la Seine et la vallée de Montmorency, au grand air, le plus pur et le plus vivifiant... tel est le Paradis des apprentis dont la bonne Providence leur ouvre l'accès, aux portes mêmes de Paris.

Sannois est à 12 kilomètres de la gare du Nord. Un train spécial et direct part tous les matins à 8 heures. Il emmène les apprentis accompagnés de leurs chefs d'équipe. Un quart d'heure plus tard, il est à Sannois et à l'Hermitage. Les apprentis y passent leurs journées dans un vaste atelier, en pleine forêt. Aux cours de dessin industriel très développés, aux travaux de serrurerie, de forge, d'ajustage, de machines-outils, tours, fraiseuses, étaux-limeurs, mortaiseuses, etc., aux études de moteurs et aux travaux d'automobiles vient s'ajouter un cours pratique d'électricité, des exercices de sport en plein air, sur de vastes pelouses, sous la direction de maîtres choisis et expérimentés. Le soir, à 6 heures, les apprentis rentrent chez eux.

C'est l'éducation professionnelle à la campagne, associée à la vie de famille. Vous vous plaignez que vos enfants manquent d'air et d'exercice, qu'ils passent une partie de leur jeunesse à se soigner, que la ville est un danger pour leur santé physique et morale. M. l'abbé Rudynski vous a apporté le remède ; qu'il en soit loué !

L'Académie Française a attribué en 1929 un de ses prix à cette très belle œuvre.

Rappelons à ce sujet que M. l'abbé Levivier, 1^{er} vicaire de Notre-Dame du Rosaire, a fondé et dirige, lui aussi, un atelier de serrurerie et de mécanique, 174, rue de Vanves, à Paris.

Document disponible sur <http://www.LeonHarmel.com>



Les subventions municipales aux écoles privées. — Pour répondre aux préoccupations d'un grand nombre de nos lecteurs, nous reproduisons la réponse que fit sur cette question M. le Ministre de l'Instruction publique et qui est reproduite au Journal Officiel du 21 novembre 1928, page 2.738 :

Aux termes de la jurisprudence actuellement en vigueur, lorsque le Conseil municipal d'une commune a décidé d'assurer la gratuité des fournitures scolaires, rien ne s'oppose à ce que la Commission scolaire comprene sur la liste des élèves indigents des écoles privées, à la condition toutefois que la Caisse des écoles n'intervienne en aucune façon dans la distribution, que les fournitures soient imputées sur le budget communal et réparties entre les enfants indigents des écoles privées par les soins du maire.

Par contre, une somme votée pour l'achat des prix destinés aux élèves des écoles libres constituerait une subvention déguisée, dont la destination serait contraire aux dispositions de la loi du 30 octobre 1886, et à la jurisprudence du Conseil d'Etat.

Jeunes filles de famille nombreuse. — La Commission supérieure de la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse a décidé, dans le but d'encourager la prévoyance et de récompenser les efforts des anciens déposants de l'institution, de procéder à l'attribution d'une dot de 1.000 francs à un certain nombre de jeunes filles choisies parmi les enfants de titulaires de livrets de la Caisse nationale des retraites ayant élevé une famille nombreuse.

Pour concourir à l'attribution de ces dots, les candidates et leurs parents devront réunir les conditions suivantes :

1° Le père (ou la mère) devra avoir effectué de son plein gré, en dehors de toute affiliation à un système collectif de retraites, des versements à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse ;

2° Il ne devra pas être assujéti à l'impôt général sur le revenu ;

3° L'enfant à doter devra être du sexe féminin, âgé de moins de 15 ans et appartenir à une famille d'au moins cinq enfants vivants ;

Dans le cas où plusieurs sœurs se trouveraient dans les conditions requises, la dot serait attribuée à la plus jeune.

Les demandes des postulants seront examinées par la Caisse des dépôts et consignations, et les dots seront attribuées, dans la limite des crédits disponibles, en tenant compte : 1° du nombre d'enfants ; 2° du nombre d'années de versements à la Caisse nationale des retraites.

Les personnes désirant concourir pour l'attribution en 1930 des dots dont il s'agit devront remplir une demande dont elles trouveront le modèle à la mairie de leur résidence et l'adresser au directeur général de la Caisse des dépôts et consignations (56, rue de Lille, Paris, VII^e), au plus tard le 30 juin 1930. Les énonciations contenues dans lesdites demandes devront être certifiées exactes par le maire de la résidence du chef de famille. Elles devront être accompagnées d'un certificat attestant que le chef de famille n'est inscrit à aucun des rôles de l'impôt sur le revenu ou que la jeune fille elle-même, si elle est orpheline de père et de mère, n'est pas soumise à cet impôt.